

## II.

## L'EMPIRE DES BONS CHEVALIERS.

Si le but d'Alexis, du reste un „bon chevalier“, avait été de „mater les ennemis sans combattre“<sup>1</sup>, Manuel I-er est une apparition originale dans l'empire byzantin. Il est le fils d'une princesse hongroise, et son tempérament est absolument celui d'un Latin, jusqu'au costume, car il défend de porter la barbe<sup>2</sup>. Si Alexis déjà est présenté par sa fille, qui aime l'aventure chevaleresque pour elle-même, pour le cliquetis du glaive, cherchant à se faire personnellement valoir, si l'ἀθλητικὸς γέννατος est pour elle un idéal masculin<sup>3</sup>, Manuel a au plus haut degré le sentiment de l'honneur, jusqu'à s'exposer au danger cent fois au cours d'une campagne pour faire hommage de ses prouesses à sa jeune femme allemande, Berthe de Sulzbach, — que d'ailleurs il trompe souvent<sup>4</sup> —, ou à sa seconde femme, une Latine, Marie, fille du prince Raymond d'Antioche<sup>5</sup>. La bénédiction de sa couronne est donnée par les patriarches de Constantinople d'Alexandrie et d'Antioche, et des jeux sont donnés au peuple avec des cadeaux en argent<sup>6</sup>.

Il change plusieurs fois de cheval pendant le combat et fait lui-même des prisonniers qu'il saisit par les cheveux, en fondant sur eux. Son coursier Arrimis<sup>7</sup>, car les chevaux arabes sont à la mode, est connu dans toute l'armée. Battu par les Turcs à Myrioképhalon, il rentre avec trente flèches fichées dans son bouclier. A la place de l'arc et des petits écus, de mode asiatique, il introduit les armes chevaleresques des

<sup>1</sup> Ἀμαχεῖ τῶν ἐχθρῶν κρατεῖν; Anne Comnène, I, pp. 318-319.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>3</sup> Voy. les passages que nous avons rassemblés dans *l'Orient et l'Occident au moyen-âge*, pp. 171-172, et tout ce chapitre.

<sup>4</sup> Choniata, p. 73. Cinnamus, p. 47. Les habitants d'Antioche lui avaient proposé la fille de Bohémond; *ibid.*, p. 16.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 210-211.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 60.

Latins. C'est un grand chasseur et il introduit les joutes, le jeu de balle par des cavaliers (le polo) à la place des anciennes distractions orientales.

Pendant ses campagnes, il lance un défi aux Turcs avant son arrivée<sup>1</sup>: on le voit poursuivre l'ennemi l'étendard à la main et, changeant en chemin les chevaux; il se saisit lui-même de tel Turc qui, l'ayant blessé d'une flèche au pied, veut s'enfuir<sup>2</sup>. On entend, au moment du danger, son cri: „En avant“. Il prétend monter le premier sur les murs d'une ville prise d'assaut et demande la faveur de tenir le drapeau<sup>3</sup>. Si on lui offre un écu à la place de celui<sup>4</sup> qu'il a perdu, il le refuse. Il se blesse dans une querelle, et on l'entend dire qu'il est honteux de quitter la bataille sans avoir versé un peu son sang pour l'honneur du pays<sup>5</sup>. Ne faisant pas d'autres distinctions que celles fondées sur la vaillance, il aura comme grand domestique un Turc, baptisé Jean, Axouch<sup>6</sup>. Rien ne lui est cependant plus odieux que de raconter ses exploits: bien que ces guerres trouvèrent des descripteurs par le pinceau, il n'a cependant pas eu de chroniqueur officiel<sup>7</sup>.

Il parle le tchèque<sup>8</sup>, même sans doute le hongrois, et probablement un peu le français et l'italien celui qui combat à la franque, envoie ces lettres de défi et n'abhorre rien autant que la fuite, malgré toutes les règles de prudence et les stratagèmes consignés dans les anciens traités sur l'art militaire et malgré l'exemple donné plus d'un fois par Alexis.

Son frère partage ses sentiments<sup>9</sup>: au lieu de vouloir prendre

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 196-197.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 56, 59, 61-63, 189, 193-194. Il a aussi des connaissances médicales; *ibid.*, p. 190.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 108, 116.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 128, 133. Il était possédé de cette *λατινική κορόζα*, dont parle Choniata, p. 52, qui est le *courroux*.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>7</sup> Cinnamus, la *καύχησις ἀγεννήης*; Cinnamus, p. 62.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 51, 62.

sa place, selon la coutume byzantine, il lui offre de mourir pour lui dans la mêlée. Manuel est heureux de pouvoir combler de présents aussi ses ennemis, de pouvoir leur faire les honneurs de Constantinople. Suivant l'exemple de son grand-père, qui avait offert à Aboul-Kassim des courses de chevaux, des spectacles de cirque au théâtre de Constantin et l'avait créé sébaste<sup>1</sup>, il y invite une fois même le Sultan Kilidch-Arslan, auquel il offre des banquets, des spectacles de chevalerie, des distractions de toute sorte; s'il n'y avait pas eu le patriarche pour s'en scandaliser, il l'aurait mené peut-être à Sainte-Sophie<sup>2</sup>. Devant cet hôte si rare il paraît en habit romain, vêtu de pourpre, la chaîne d'or au cou, avec le vain Sénat autour de lui<sup>3</sup>.

En échange, il gagne de celui que déjà Alexis intitulait *μεγαλοδοξώτατος*<sup>4</sup>, un magnifique traité qui fait de cet ennemi dangereux „l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis“, s'engageant à conquérir dorénavant pour le basileus, à lui soumettre tous les actes de sa politique extérieure, à lui donner des contingents en Occident même<sup>5</sup>. Mais, combattant avec l'argent byzantin, on ne voit pas le Turc tenir parole quant à ses conquêtes<sup>6</sup> qu'après l'intervention énergique de Manuel, qui envoya aussitôt 6.000 soldats dans ces régions. Sur les

<sup>1</sup> Anne Comnène, I, p. 310.

<sup>2</sup> On a attribué au fils du Turc Azzeddin, Constantin, le couvent de Koutloumouz au Mont Athos; Langlois, *Mont Athos*, p. 23.

<sup>3</sup> Cinnamus, pp. 204-208.

<sup>4</sup> Anne Comnène, I, p. 433.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 207-208. Des Turcs demandent le baptême, comme un certain Jean Isès; *ibid.*, p. 238. Aussi Manuel-Isaac; *ibid.*, pp. 298-299. Cf. *ibid.*, II, p. 200. Sur le Turc Poupakis, Cinnamus, p. 48. Dans l'„Alexiade“, I, p. 321, baptême d'„Elchanès“ (Ikhan). Beaucoup de Turcs connaissent le grec et le parlent, *ῥωμαίζοντες*, *ibid.*, p. 361 et suiv. Ils saluent l'empereur dans le camp; *ibid.*, II, p. 337.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 290. Il prend, aussi, contre son frère „Sanisan“ (Chahinchah), Gangres et Angora, puis aussi Amasie (*ibid.*, p. 291). Manuel finira par soutenir Chahinchah (*ibid.*, p. 295).

territoires obtenus ainsi l'empereur colonise des chrétiens, comme l'avait fait son père<sup>1</sup>. Un de ses beaux-frères est le César Roger de Capoue<sup>2</sup>, Normand, qui paraît avoir eu, à la nouvelle de la mort de son beau-père Jean, l'idée de se faire proclamer par les Latins de l'armée empereur à Constantinople; Alexandre, comte de Gravina, est chargé à plusieurs reprises de missions importantes<sup>3</sup>.

Même dans le passé de sa propre famille Manuel devait trouver des exemples de chevalerie. Un prince Jean, fils d'Isaac, provoque en combat singulier un Latin auquel, d'après l'ordre de son oncle l'empereur, il devait céder son cheval arabe; comme ce combat lui est défendu, il aime mieux passer aux Turcs que vivre parmi les siens sous le coup de cette offense<sup>4</sup>. Marie, fille de Manuel, la Tzisména, est fiancée d'abord à un prince hongrois. Il fut question même de la marier au fils du roi Guillaume de Sicile, et elle devint enfin la femme d'un marquis de Montferrat<sup>5</sup>. Baudouin, le frère de l'impératrice Marie, combattit aux côtés de l'empereur à Myrioképhalon.

Toute la politique de Manuel, dessinant mieux la tendance qui s'affirme déjà sous Alexis, s'inspire de sentiments et d'idées qui ne ressemblent guère à ce qui régissait depuis six cents ans ce vieux monde byzantin, tandis qu'ils ne se distinguent en rien de ce qui forme la base, l'esprit, le but de la vie dans les fiefs d'Occident. Même cette idée fondamentale de l'éternité, de la supériorité incomparable de l'Empire, forme naturelle du monde civilisé, se manifeste parfois d'une manière qui montre le caractère sérieux et profond du changement qui a été accompli.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 297. Néocésarée s'ajoute aux terres reconquises; *ibid.*, p. 299.

<sup>2</sup> Cinnamus, pp. 36-37.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>4</sup> Choniata, pp. 48-49; Cinnamus, p. 56. Sa femme turque combat sur les créneaux d'une ville assiégée; Choniata, p. 72.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 221-222.

Manuel ne veut plus reconquérir l'Orient; il ne croit pas que ce soit son devoir de le tenter. Il aspire seulement à faire reconnaître partout et par chacun des maîtres de l'Asie morcelée ses anciens droits, incontestables, naturels, de souverain, dans la forme nouvelle de suzeraineté féodale. Cette suzeraineté lui suffit; il n'entend pas aller au-delà.

Ainsi, il attaque aussitôt après son avènement Antioche <sup>1</sup>; le prince Raymond vient cependant à Constantinople et reconnaît sa dépendance: c'est tout ce qu'il fallait à celui qui allait être lui-même duc d'Antioche, s'il n'avait pas eu la fortune de devenir empereur.

Les Turcs des émirs d'Asie Mineure recommencent leurs pillages: Manuel s'en venge cruellement en faisant tuer tous ceux des leurs qu'il retenait prisonniers. Il frappe aux portes d'Iconium, envoyant un défi au Sultan et demandant qu'on lui fixe le lieu du combat; il poursuit de railleries le Turc, qui s'enfuit, vaincu. La femme du Sultan avait déjà préparé des vivres pour recevoir les gens de „Roum“, et on voit la fille de Maçoud, qui avait épousé un parent fuyard de l'empereur, paraître sur les murs comme une jeune châtelaine et présenter des excuses au vainqueur, qui en ressemblait à Saint Georges de la légende devant la fille d'empereur: les Impériaux se contentèrent de ravager les alentours de la capitale turque, mais leur chef défendit de toucher au tombeau de la mère de son ennemi, et même aux autres tombes du cimetière musulman <sup>2</sup>.

Cependant, des renforts arrivant aux Turcs, les Byzantins furent battus. Mais Manuel refusa la paix qui lui fut offerte dans ces conditions. Il ne l'accepta qu'après une nouvelle campagne contre Iconium: la restitution des places récemment occupées par l'ennemi lui suffit. L'Arménien Toros, du Tarse, se révolte: il bat le vicaire impérial et s'allie aux Turcs. Le nouveau prince d'Antioche envahit l'île de Chypre,

<sup>1</sup> Cinnamus, p. 30 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 45-46.

la base de la domination „romaine“ dans ces régions. C'est une *offense*. Manuel arrive, met en fuite Toros ; il entre à Antioche, juge le différend entre Renaud et son patriarche, impose au prince un autre chef d'Église grec et somme le roi de Jérusalem de comparaître devant lui. Les Antiochéniens n'oublièrent pas de sitôt le spectacle splendide de l'entrée triomphale de cet empereur vêtu d'or, couronné, étincelant de pierreries, que précédaient, à pied, deux princes et qui avait dans sa suite le roi des Francs, simplement monté et chevauchant comme un chevalier quelconque<sup>1</sup>. Manuel resta huit jours à Antioche, et, pendant ce temps, en vertu de son droit suprême, aucun tribunal ne fonctionna auprès du sien. Le Soudan délivre des prisonniers et lui envoie des présents. Sur la route, les Turcs offrent des vivres<sup>2</sup>.

Bientôt l'empereur demanda à tous ses vassaux les contingents qu'ils doivent lui fournir, pour punir les Turcs parce qu'ils lui ont pris Laodicée. Alors le Sultan se soumet ; il vient à Constantinople et goûte les plaisirs de la grande ville, où, pour lui, Manuel exhibe toutes ses pompes : la pourpre impériale, les ornements d'or, les pierreries de la couronne. Il éblouit le barbare et ses „mégistans“. Une grande réconciliation entre les dynastes d'Asie Mineure a lieu ainsi dans la Capitale impériale, qui est pour Manuel celle du monde<sup>3</sup>.

Quand le Soudan se montre félon, l'empereur-chevalier descend en Égypte, touchant cette terre perdue depuis presque cinq cents ans, et, accompagné des Hiérosolymitains, ses vassaux, il met le siège devant Damiette, où le chroniqueur de ses exploits n'oublie pas de noter l'église de la Vierge, à la place où elle s'était reposée pendant sa fuite dans ce pays égyptien<sup>4</sup>. Lorsque les Turcs se soulèvent, en Asie, il marche en personne contre eux, au risque d'essuyer la honte

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 183 et suiv.

<sup>2</sup> Cinnamus et Choniate. Cf. Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

<sup>3</sup> Choniate, pp. 154-157.

<sup>4</sup> Cinnamus, pp. 278 et suiv ; Choniate, pp. 212-218.

d'une terrible défaite, celle de Myrioképhalon <sup>1</sup>. Mais pour un homme de cette façon la guerre ne peut pas s'arrêter là. Manuel fera malgré son âge une nouvelle campagne; il est vainqueur cette fois, et conclut, la paix généreusement, sans rien réclamer.

Mais dans tout cela, à travers toutes ces cavalcades presque impossibles à suivre, il n'y a pas de haine. L'ensemble n'est qu'une brillante succession de tournois. Après Myrioképhalon, le Sultan envoie à l'empereur un cheval de Nisse aux freins d'argent <sup>2</sup> et une épée, et l'empereur répond par une somme d'or et un vêtement de pourpre. Manuel fit supprimer par l'Église la sentence contre le dieu de l'Islam <sup>3</sup>, mais sans épargner le Prophète et ses descendants. On se rappelle la lettre adressée par le „Sultan de Perse“ à Alexis, demandant la fille de l'empereur pour son fils et offrant l'Asie Mineure et Antioche <sup>4</sup>.

Voici maintenant, un peu en arrière de ces événements, les chefs de la seconde croisade <sup>5</sup> qui arrivent; Conrad, qui se dit empereur, et Louis, qu'on appelle roi de France. Ce sont des „barbares chrétiens“ qui sont reçus selon leur qualité. Le Turc Prosouch les accompagnera, comme jadis les Petchénègues pour les premiers croisés, pour préserver les villages de l'Empire de leurs pillages. Si un différend surgit, et le sang est versé, le turcopoule marche, suivant ses ordres, contre Frédéric de Hohenstaufen, le neveu même de l'„empereur“ occidental. Si des pluies mettent en danger ces hôtes acariâtres, aussitôt Manuel leur prête secours. Il invite Conrad à Constantinople, puis, comme celui-ci regimbe, il le bat, et le fait enfin passer le Déroit. De son côté le roi

<sup>1</sup> Choniate, p. 231 et suiv. D'autres sources dans Vasiliev, ouvr. cité., II, p. 72.

<sup>2</sup> Ἀργυροχάληρον Νισαίον; Choniate, p. 245. Mais il est vrai que les Turcs mutilent les morts; *ibid.*, p. 247.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 278-279, 284-285.

<sup>4</sup> Anne Comnène, I, p. 314.

<sup>5</sup> Sur laquelle Cinnamus, p. 67 et suiv.

de France, Louis VII, est reçu au Palais, mais il doit s'y contenter d'un siège inférieur à celui de l'empereur vraiment „romain“. Encore une fois, Constantinople peut voir un hôte de distinction auquel on montre orgueilleusement la ville merveilleuse. En vain Odon de Deuil déverse-t-il son fiel sur cette capitale, une ville incomparable, où Godefroi de Bouillon avait révééré Alexis vêtu de pourpre et de brocart d'or<sup>1</sup>. Celui qui présente le beau parc au-delà des murs, ses grottes, ses lacs, ses villas d'été, qui s'arrête sur Sainte-Sophie, sur le Palais de Constantin, sur celui, en marbre, des Blachernes, tout enserré de murs, „avec de l'or et des peintures de tous côtés“, relève sans raison, nouveau Liutprand, le caractère vulgaire de l'ensemble, la pauvreté des masses, le manque de sécurité: „Une ville sale, infecte et condamnée dans plusieurs quartiers à l'éternelle nuit. Car les riches couvrent les rues de leurs bâtiments et ne laissent aux pauvres et aux étrangers que des immondices et de l'obscurité. Les assassinats, les larcins et autres crimes qui fuient la lumière y sont fréquents, et il doit en être ainsi, car il y a presque autant de maîtres que de riches et de brigands que de pauvres; chaque misérable a abandonné toute crainte et toute pudeur, car le crime n'est pas puni et les ténèbres sauvent quelqu'un de la vengeance publique<sup>2</sup>“. Les protestations anglaises contre la réception des croisés futurs<sup>3</sup> seront tout aussi peu fondées.

Lorsque Conrad revient, désabusé, il trouve une réception semblable, et des vaisseaux de l'Empire le portent en Terre Sainte comme un simple pèlerin. Lorsque Louis, à son retour, use de vaisseaux normands, il est attaqué sans scrupules par la flotte impériale<sup>4</sup>. Roger de Sicile, roi par la grâce du

<sup>1</sup> Albert d'Aix-la-Chapelle.

<sup>2</sup> Dans Bouquet, XII; Migne, *Patr. Lat.*, LXXXV, c. 1201; cf. *ibid.*, pp. 996-998.

<sup>3</sup> Guillaume de Newbridge, éd. d'Oxford 1719, p. 68 et suiv.

<sup>4</sup> Choniata, pp. 178-179. Cf. B. Kugler, *Studien zur Geschichte des 2. Kreuzzuges*, Stuttgart 1866; le même, *Analekten zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, Tubingue 1883; Νέος Ἑλληνομνημῶν, XI, p. 112 et suiv.

Pape, se fait roi d'Italie <sup>1</sup>, mais en même temps contrefaçon d'empereur byzantin, ayant sa chancellerie grecque et cultivant dans ses fondations l'art qui s'était formé en Orient <sup>2</sup>, avait demandé en mariage la fille de Jean Comnène pour son fils, dans des conditions d'égalité <sup>3</sup>. On la refuse. Son successeur Guillaume prend Corfou, se présente devant Monembasie, pille Corinthe, Eubée, Thèbes, et revient chargé de butin, ramenant de nombreux prisonniers, des ouvriers surtout et des fileuses de soie, qu'il établit dans son royaume <sup>4</sup>. L'amiral Kontostéphanos meurt en essayant de reprendre Corfou, qui sera cependant conquise <sup>5</sup>.

Les Vénitiens, qui veulent la Dalmatie, eux qui se sont querrellés, puis raccommodés avec l'empereur Jean et que Manuel chassera bien vite de ses États <sup>6</sup>, ne sont plus les „esclaves“ fidèles de l'Empire. Cependant il faut punir l'affront. Bien qu'une flotte sicilienne se fût présentée devant Constantinople, les vaisseaux byzantins, conduits par Manuel lui-même, vont reprendre Corfou.

Les Normands soulèvent alors le grand-joupan serbe. Ce prince représente bien autre chose que ses congénères groupés sur la „Primorié“, la „Maritime“, en face de l'Italie et autour du Siège archiepiscopal d'Antivari. Une „joupa“, celle de Ras (Ράσος), au bas des montagnes du Pinde, s'est émancipée et rassemble sous l'autorité d'une dynastie entreprenante tout ce qu'elle peut atteindre de terre serbe <sup>7</sup>. La suprématie

<sup>1</sup> Περινοὸν καὶ Ἰταλίαν πᾶσαν; Cinnamus, p. 96. Voy. F. Holzach, *Die auswärtige Politik des Königreichs Sicilien vom Tode Rogers II. bis zum Frieden von Venedig, 1154-77*, thèse, Bâle 1892.

<sup>2</sup> Notre *Orient et Occident au moyen-âge*.

<sup>3</sup> Cinnamus, pp. 91-96.

<sup>4</sup> Mais ce même Roger donne des Nouvelles en grec. Voy. Antoine Monferratos, Ἡ ἑλληνικὴ νεαρὰ τοῦ βασιλέως τῶν Νορμάννων Ῥογήρου τοῦ δευτέρου ἐν ἔ. 1150, dans l'Ἐπετηρὶς de l'Université d'Athènes, 1912.

<sup>5</sup> Cinnamus, pp. 96-101, 115 et suiv.

<sup>6</sup> Voy. notre *Venise citée*.

<sup>7</sup> Albéric, dans les *Mon. Germ. Hist.*, XXIII, p. 486; Vie de Némania par Domentien; Vie de St. Sabbas, éd. Danicić; Vie de St. Siméon, éd.

byzantine est, naturellement, reconnue, et des guerriers de ce chef, Némania, combattront, avec leurs lances et leurs longs écus, contre les Hongrois du Nord, dont on verra bientôt les immenses progrès<sup>1</sup>. Livrogne Némania, qui se fait appeler, sous l'influence du voisinage hongrois, Étienne, alors que l'autre dynastie avait pris à la Rome pontificale le nom de St. Pierre, a épousé la princesse „romaine“ Eudocie, fille d'Alexis, qu'il laissera plus tard, pour des soupçons d'adultère, en chemise déchirée, selon les coutumes de sa nation, pour que son frère ennemi, Vlkan, la rapporte chez les Grecs de Durazzo<sup>2</sup>. La capitale d'Étienne fut alors brûlée par l'empereur<sup>3</sup> et Niche assurée à l'Empire<sup>4</sup>. On pense déjà à la Croatie et, plus près, à Cattaro, un port d'issue<sup>5</sup>. Dans une autre série d'expéditions serbes, Manuel aura à faire avec un Primislas, un Béloch, ami des Hongrois, un Désa, imposé par Byzance et qui prête serment à Niche. Ce dernier prince pense à un mariage en Allemagne et provoque ainsi la colère de son suzerain, qui se saisit de sa personne. L'„archi-joupan“, dont l'autorité s'arrête à la frontière de la Bosnie<sup>6</sup>, a maintenant un patron assuré chez les Normands, mais ne les désire pas cependant dans son Balcan à lui<sup>7</sup>. On verra à Constantinople le même chef serbe demander le pardon, bras et pieds nus, la corde au cou<sup>8</sup>.

---

šafatik; Allatius, Vie de St. Démètre par Jean Stavracious; Stanojević, *Vizantia i Srbi*, I, Novisad 1903; Vladan Georgević, *Srbija i Grcka*, Belgrade 1923; Radojčić, dans le „Glasnik“ de Belgrade, II (1906), pp. 1-13

<sup>1</sup> Cinnamus, pp. 12, 27; Choniata, p. 23.

<sup>2</sup> Cf. la thèse, en serbe, de M. J. Laskaris sur les princesses byzantines mariées en Serbie.

<sup>3</sup> Cinnamus, p. 103.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Choniata, p. 206 et suiv.

<sup>6</sup> Cinnamus, pp. 204, 214.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 104. Pour des secours que lui demande Manuel en Asie *ibid.*, p. 199.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 287-288.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 101-102, 119 et suiv.

L'empereur, brûlant la capitale de ce rebelle, le contraint à se soumettre, s'engageant à envoyer le contingent de ses guerriers dans les guerres de l'Occident comme dans celles de l'Orient<sup>1</sup>.

Plus que cela, dépassant les limites de ce foyer byzantin des Balcans, des officiers impériaux se rendront, plus tard, contre les Normands, en Italie; ils y rassembleront des mercenaires, prendront une place après l'autre, emploieront tous les moyens, et, s'ils finiront par essuyer une défaite, ce sera seulement après avoir épuisé et ruiné le pays de l'ennemi. Jusqu'au bout la flotte impériale restera intacte, à proximité du vieil ennemi irréconciliable.

Les Hongrois<sup>2</sup> avaient commencé par être, comme tous les autres barbares, des clients de Byzance. Après avoir pris aux Slaves du Danube moyen le système militaire et politique des voévodes, et aux Avars celui des „bans“, en slave „pan“, ils cherchèrent à la Cour impériale les premiers convertisseurs. Comme Olga la Russe, qui y avait trouvé au même moment la vraie foi, deux chefs, Bolosoudès et Gylas (Gyula), y reçurent le baptême et apportèrent avec eux l'évêque grec Hiérothée<sup>3</sup>. Bientôt, sous l'influence des mêmes Slaves, leurs prédécesseurs, la nation eut un roi, qui d'après le kral morave, reproduisant le nom de Charlemagne, fut appelé *király*. De l'armée conquérante, établie par bandes, on avait passé à la notion, d'origine franco-romaine, du territoire. La légitimité manquait encore: le Pape l'accorda à Vajk (de Vlk, slave, le loup), qui, pour être arraché à Byzance, comme on n'avait pas pu le faire pour Bogor-Boris, devint

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 109-113.

<sup>2</sup> Théophylacte Symokattas déjà mentionne, sous Maurice, les „Ogor“ soumis par les Turcs (p. 283). Pour les Annales Carolingiennes, en 896, il est question des „Avari qui dicuntur Ungari“, avec lesquels l'Empire fait la paix les faisant passer, à travers le Danube, „in regnum Bulgarorum“.

<sup>3</sup> Cédrene-Skylitzès, II, p. 328. Cf. *ibid.*, p. 329. Ce sont les Sarmates de l'Attaliate, les Gètes de Psellos.

avec le baptême, sous le nom d'Étienne, roi apostolique, à mission de croisade. On ne saura jamais dans quelles conditions une nouvelle couronne byzantine fut accordée, pendant la fin de ce même onzième siècle, sous l'empereur Michel (1075), à un de ces rois chrétiens qui avaient eu à subir pendant tout un siècle la forte opposition des fidèles du vieux paganisme. Elle porte avec les portraits en émail de Michel et de son fils Constantin, celle du *kral-király* Geysa, qui est qualifié de „Guéovitz le despote pieux roi de Turquie <sup>1</sup>“.

Mais, dès cette même époque, la royauté bénie par Rome remplaçait, après la mort du roi croate Démètre-Svonimir, a dynastie slave du Syrmium et se faisait couronner, avec l'assentiment d'Alexis I-er, pour la Dalmatie, par le clergé latin, à Biograd, la „cité blanche“ de l'Adriatique<sup>2</sup>. Les rois hongrois ayant pris donc le titre de suzerains de la Croatie et de la Dalmatie, ils y ajouteront plus tard celui de „roi de Rama“. Les petits princes serbes du Danube et de la Bosnie préféreront leur appui à la tyrannie byzantine.

Déjà le troisième Comnène, Jean, s'était opposé à l'expansion de ces „Huns“, employant le moyen habile d'abriter des prétendants comme Almos; il finit par épouser la soeur de ce client, cette princesse de Hongrie qui devint la pieuse impératrice orthodoxe Irène, fondatrice du couvent du Pantokratoor<sup>3</sup>. Pour s'en venger, le roi voisin attaqua Belgrade, qui ne put pas lui résister, et employa les pierres des murs pour se bâtir sur l'autre rive du Danube cette Zeugmé

<sup>1</sup> Γεωβίτζ Δσ. πιστός κράλης Τουρκίας, dans Marczali, loc. cit., p. 105 (cf. la planche colorée en face du titre); Adamantios, *Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας*, 2-e édition, Athènes 1920, p. 168.

<sup>2</sup> Le roi Coloman écrit lui-même: „Postquam coronatus fui Belgradi, supra mare, in urbe regia“, Smičiklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, II, Agram 1904, p. 9. Cf. Iorga, *Formes byzantines et réalités balcaniques*, p. 115 et note 2. Voy. Šišić, *Dalmacija i ugarskohrovaški kralj Koloman*, Zagreb 1909.

<sup>3</sup> Voy. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, II, p. 70 et suiv.

qui est le Zémoun, le Semlin d'aujourd'hui, destinée à être bientôt détruite par Manuel<sup>1</sup>.

Pour cette Dalmatie, pour le Syrmium, une guerre s'ouvre entre Manuel et ses parents de Hongrie. En vrai chevalier, il veut soutenir aussi la cause de ce membre de la dynastie arpadienne qui s'était réfugié dans ses États; plus tard, il cherche à imposer le prince Béla, qui a épousé la soeur de l'impératrice et porte, avec le titre de despote, le nouveau nom d'Alexis. Autour de Semlin, de Belgrade, de Brani-tchévo, et jusque par les lointaines vallées moldaves, habitées par les Roumains<sup>2</sup>, se produisent des attaques contre les Hongrois du roi.

Les princes russes de Halitch ont conclu, a cette occasion, des alliances avec l'empereur<sup>3</sup>, auquel ils restèrent fidèles. Car dans cette Russie chrétienne, fière de son église de S-te Sophie à Kiev, de son art d'emprunt, de sa bonne monnaie à inscription mi-slave, mi-grecque, autant que de la valeur de sa „droujina“ militaire, l'Empire, qui se considère comme un suzerain, entend pénétrer aussi. On a observé avec raison que la politique du grand Comnène y reconnaît, après la création des nouveaux centres, comme ce Halitch et la lointaine Souzdal, des amis dans ces princes, et dans Kiev l'orgueilleuse une rivale, presque une ennemie, le grand knèze Vladimir le Monomaque se rappelant en 1116 du rôle joué en Bulgarie, un siècle auparavant, par Sviatoslav<sup>4</sup>. Sous Alexis encore, Mstislav, autre prince russe, aurait eu avec Byzance des rapports de parenté<sup>5</sup>. Le prince polonais qui combattit pour la possession de Kiev, le grand roi Boleslas Chrabry,

<sup>1</sup> Cinnamus, pp. 9-13. Nouvelle reprise de Zeugmé, *ibid.*, p. 115.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 115, 232 et suiv. Pour le „Tauroscythe“ russe Vladislav sur le Danube, à la place d'un Βασιλικας, fils de Georges, *ibid.*, pp. 236-237.

<sup>4</sup> Voy. Vernadski, *Relations byzantino-russes au XII-e siècle*, dans le „Byzantion“, IV, p. 269 et suiv.

<sup>5</sup> Sur la „Mstislavna“ cf. K[urtz], dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, pp. 686-687; S. Papatimitriou, dans le „Viz. Vreménik“, XI (1904), pp. 73-98.

avait feint jadis (1018) d'en faire hommage à l'Empire<sup>1</sup>. Au fond ce que voulait surtout Manuel ce fut d'empêcher la pénétration hongroise de côté des Carpathes orientales, la prise de possession de ce qu'on a appelé en Occident „la Galicie“, où le roi „apostolique“ de Hongrie avait la mission de propager la foi latine.

Les anciens temps de la guerre des Avars pour la possession de Syrmium et de Singidunum paraissent revenir. Un duché de Niche et de Branitchévo fut créé pour défendre cette frontière<sup>2</sup>, où les narrateurs de la première croisade semblent présenter surtout, de Belgrade à Niche, des autonomies locales et, de fait, les Hongrois durent renoncer pour le moment à leurs rêves de domination sur le littoral adriatique. A chaque provocation de leur part l'empereur répondit par une nouvelle campagne<sup>3</sup>. Au gré de ces guerres de frontière les rois Étienne III, Ladislas et le partisan de Byzance monteront au pouvoir<sup>4</sup> et en descendront<sup>5</sup>. La guerre ne cessa qu'avec l'avènement de Béla, l'ancien despote et César Alexis, qui, lié envers l'Empire par le serment prêté au moment du départ, mari de la fille de Manuel, Marie<sup>6</sup>, fit cesser les incursions habituelles dans le Syrmium et la Dalmatie<sup>7</sup>.

Mais, pour comprendre cette politique à l'égard de la Hongrie, il ne faut pas perdre de vue l'origine hongroise par sa mère de celui qui, s'intitulant, à la façon romaine,

<sup>1</sup> Voy. Thietmar, éd. Kurze, p. 258; Halecki, dans le „Byzantion“, VII, p. 44 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 113-121, 124, 131; Choniate, pp. 133, 177-178

<sup>3</sup> Cinnamus, p. 132 et suiv.; Choniate, p. 134.

<sup>4</sup> Voy. Thallóczy, *Béla III és a magyar irodalom*, Budapest 1907.

<sup>5</sup> Cinnamus, pp. 202-203, 204, 214, 221, 224, 227, 231, 236-237, 241, 245, 248-249, 257 et suiv., 263, 265, 270 et suiv.; Choniate, pp. 164-165, 168 et suiv.

<sup>6</sup> Cinnamus, pp. 214-215. Cf. la communication de M. Moravcsik dans les résumés publiés par le comité du Congrès d'études historiques de Varsovie en 1933.

<sup>7</sup> Cinnamus, pp. 286-287; Choniate, p. 221.

„Hungaricus“<sup>1</sup>, rêva de s'asservir la Hongrie entière, comme le voudra, partant de cette même Constantinople, Soliman-le-Magnifique, l'empereur osmanli. Ces prétendants qu'il abritait et soutenait c'étaient des parents dont il voulait faire ses vicaires, une espèce d'„exarques“ couronnés. Et, en mêlant son sang avec celui des Arpadiens, il donnera à un André II des rêves de conquêtes en Orient.

Manuel joua même un certain rôle dans les affaires d'Italie, dans la lutte acharnée entre le Pape Alexandre III et le grand empereur d'Occident, un simple roi barbare d'après les Byzantins, Frédéric Barberousse. Il entretint une correspondance active avec les facteurs de ce conflit grandiose, envoya et reçut des émissaires; à un certain moment, il mit une garnison byzantine dans la ville d'Ancône: c'est dans ce but que fut créé un „domestique de l'Orient et de l'Occident“<sup>2</sup>. Répondant à la visite guerrière des rois des Deux Siciles, il fit occuper, par de faux pèlerins, Bari, qui, comme punition, fut détruite par son maître, et il combattit pour Brindisi<sup>3</sup>.

On a cru à un échange de lettres avec Frédéric Barberousse, si empêtré dans ses guerres italiennes et parfois descendu au niveau militaire des villes contre lesquelles il combattait. Il faut voir un simple exercice de style dans celle, rapportée par Otto de Freisingen, où Frédéric aurait déclaré que ce „royaume de Grèce“ lui appartient aussi. Il y eut, au contraire, une demande en mariage à Constantinople de la part de Frédéric (il s'agit de la fille du sébastokrator Isaac)<sup>4</sup>, une autre, plus tard, pour son fils, et les „Annales de Cologne“ prétendent que Manuel aurait demandé une

<sup>1</sup> Zachariä von Lingenthal, ouvr. cité, III, p. 485: Οὐγγρικοῦς.

<sup>2</sup> Cinnamus, p. 102. Cf. le récit de l'entreprise d'Ancône, publié par Muratori, et Choniate, p. 125 et suiv.

<sup>3</sup> Voy., à côté des ouvrages de E. Curtis (en anglais) et de E. Caspar (en allemand) sur Roger II, Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie*, 1907, 2 vol.

<sup>4</sup> Cinnamus, p. 135.

princesse de ces régions pour son „petit-fils“ Pierre. La nièce de Manuel, Théodora, fut demandée pour Henri, fils de Frédéric <sup>1</sup>.

Mais il y a de la réalité, beaucoup de réalité dans les négociations, plus politiques que sincères, avec le Pape. En fait de dogme, Manuel était complètement indifférent et demandait seulement que les clercs qui s'étaient pris de querelle veuillent bien s'apaiser, car autrement il convoquera un concile général <sup>2</sup> sous sa présidence avec participation du Pape <sup>3</sup>. Certaines personnalités politiques de l'Occident, même des cardinaux, crurent, ou plutôt feignirent de croire, que l'empereur de Rome-la-Nouvelle était le seul vrai. En tout cas, il devait être plus commode que l'autre pour les intérêts du Saint-Siège, auquel il aurait apporté le brillant cadeau et le gage rassurant de l'Union <sup>4</sup>. Cette intervention cependant, et ces projets ne pouvaient avoir qu'une très brève durée, car une réconciliation s'imposait entre les deux puissances suprêmes du monde latin, qui, malgré toutes les protestations des facteurs isolés ou intéressés, n'aimaient pas les „Grecs“, peut-être aussi parce qu'elles ne pouvaient pas adopter leur point de vue, comprendre les conditions de leur existence et l'immutabilité d'un certain idéal <sup>5</sup>.

Pour accomplir une oeuvre si vaste, Manuel employa non

<sup>1</sup> Cinnamus, p. 236. Une nièce par son frère est devenue la femme du roi de Jérusalem. Baudouin; *ibid.*, p. 238. Philippa, soeur de l'impératrice, épousa Andronic Comnène; *ibid.*, p. 259. Le roi de Jérusalem à Constantinople, *ibid.*, p. 280.

<sup>2</sup> Cf. Dräseke, *Bischof Anselm von Havelberg und seine Gesandtschaftsreise nach Byzanz* (1176), dans la „*Zeitschrift für Kirchengeschichte*“, 1909, pp. 154, 160-181; Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166*, dans le „*Viz. Vréménik*“, XI (1904), pp. 465-493; Loparev, *ibid.*, XIV (1907), pp. 334-357; Νέος Ἑλληνομνημῶν, XI (1904), pp. 94-12<sup>a</sup>, 241-254.

<sup>3</sup> Cinnamus, 275-278.

<sup>4</sup> Pour la politique religieuse de Manuel, aussi son diplôme publié dans le Νέος Ἑλληνομνημῶν, XIII, p. 322 et suiv.

<sup>5</sup> Voy. Kap Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg 1881.

seulement les moyens militaires et financiers transmis par son père, si soigneux de ses „catalogues“<sup>1</sup>, mais aussi ses propres créations. Des Serbes, des Hongrois sont envoyés contre les Turcs<sup>2</sup>.

Elle était donc très bigarrée l'armée du grand Comnène. Les races y était représentées sans distinction. L'empereur recourt jusqu'à des pèlerins qu'il trouva une fois à Rhodes<sup>3</sup>. La garnison de Thessalonique était composée même d'Ibères caucasiens et de ces Alains du Danube, parmi lesquels il y avait sans doute aussi des Roumains<sup>4</sup>. Dans les rangs des combattants contre les Turcs d'Asie on trouve des Latins et des „Scythes“ du même Danube<sup>5</sup>. On rassemblait au moment du danger des Asiatiques, des „Paphlagoniens“ et des paysans, de ces *Ῥωμαῖοι ὑπόφοροι*, qui seraient à titre d'„esclaves“<sup>6</sup>. Avec un empereur qui avait emprunté aux Hongrois leur Palatin<sup>7</sup>, il est explicable qu'on eût introduit les glaives des Latins<sup>8</sup>, en même temps que les barbares donnaient des drapeaux avec le dragon „à bouche d'airain“ comme dans les armées du vieux roi dace Décébale<sup>9</sup>. On adopte, des Occidentaux, les longues lances et les boucliers larges. Une cavalerie à leur façon s'organise, dont Manuel ambitionne d'être lui-même le modèle, et dans ce but il ordonne ces joutes dans lesquelles un prince de la famille impériale, combattant contre un adversaire latin, perd un oeil. Les grandes chasses de la Cour servent au même but. Des Latins, on imita jusqu'au costume<sup>10</sup>. Des *τξουλόκονες*, au nom étrange, fonctionnaient comme valets

<sup>1</sup> Choniate, p. 103.

<sup>2</sup> Cinnamus, p. 199.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>4</sup> Choniate, p. 446.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>6</sup> *Ὡς ὑπηρετοῦν ἐν σχήματι δοῦλων*; *ibid.*, p. 273. Sur leurs *φόροι*, *ibid.* Sur les „Paphlagoniens“, *ibid.*, p. 319; Anne Comnène, III, p. 236.

<sup>7</sup> Choniate, p. 312.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 458.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 519.

<sup>10</sup> Cinnamus, pp. 125-126, 129.

dans ces troupes envahies par des marchands d'Asie<sup>1</sup>, et il arrive parfois que ce ramassis se disperse de soi-même<sup>2</sup>.

Pour nourrir ces bandes de conquête dont les cavaliers avaient leur solde assignée sur des villages<sup>3</sup>, comme, plus tard, sous les Osmanlis, on recourait à des mesures d'une fiscalité excessive. Des registres d'une précision parfaite fixaient les revenus des fonctionnaires<sup>4</sup>. On distribuait aux mercenaires les „dons des parèques“<sup>5</sup>. Eustathe de Thessalonique, le panégyriste de Manuel, se plaint qu'on eût attaqué, de nouveau, les biens de l'Église<sup>6</sup>. Au moment même où s'ouvrait la succession de Manuel on demandait à chaque maison comme „don de joyeux avènement“ deux ducats (*χρύσινοι*)<sup>7</sup>. Le „kapnikon“ est si durement exigé que les gens de Corfou préfèrent se donner aux Normands<sup>8</sup>.

Mais ce qui anime tous ces éléments c'est un plaisir du danger, un sens de l'honneur qui n'existaient pas sous Alexis, quand les généraux vaincus pouvaient être fouettés ou promenés à travers Constantinople en habits de femme, à cheval sur un âne<sup>9</sup>. Le caractère religieux, même superstitieux, des campagnes a disparu : si on prend la bénédiction de la Vierge à S-te Sophie<sup>10</sup>, on ne verra plus, comme sous le pieux père de Manuel, la croix devant le char d'argent du basileus<sup>11</sup>. Et cependant c'est le même empereur qui apporte

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>2</sup> Cinnamus, pp. 298-299.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>4</sup> *Δημόσιοι τόμοι*; *ibid.*, p. 306.

<sup>5</sup> *Τῶν παροίκων δωρεαί*; *ibid.*, p. 272. Les Alains contre les Normands, *ibid.*, p. 471.

<sup>6</sup> *De Thessalonica capta*, p. 510.

<sup>7</sup> Anne Comnène, III, p. 33.

<sup>8</sup> Choniate, p. 97.

<sup>9</sup> Anne Comnène, III, p. 12.

<sup>10</sup> Choniate, p. 230.

<sup>11</sup> Anne Comnène, III, pp. 13-14. Manuel échange une terre avec un couvent, *ibid.*, p. 32. Il fait des dons, même annuels, aux églises, *ibid.*, p. 23. Il défend les moines contre leurs persécuteurs (*ibid.*, p. 276), mais

à Constantinople la pierre sur laquelle fut déposé le corps du Christ<sup>1</sup>.

Une flotte permanente devait stationner devant Bari, une autre vogue entre Épidame et l'Eubée<sup>2</sup>. Le Vestiaire Jean, un favori, qui porte des cothurnes verts, n'admet plus que les îles fournissent les vaisseaux et que les „straties de la marine“ (πλεωστικαὶ στρατεῖαι) soient versées à l'Arsenal; tout va au Trésor<sup>3</sup>. Appelés par un Normand, Basseville, qui voulait usurper le pouvoir, les Impériaux avaient occupé un château, y proclamant même le nom de Manuel. On était arrivé à entrer à Trani, à Giovenazzo, puis, employant les mêmes discordes normandes, à Montepeloro, à Gravina, à Monopoli et à San-Germano. Tarente leur échappa cependant. Mais cette tentative finit par la défaite, et le commandant byzantin Ducas resta même pris. Il fallut conclure une paix qui reconnaissait à Guillaume de Sicile le titre royal<sup>4</sup>.

Au fond cependant ce roi de Sicile qui se rêvait empereur n'était pour l'Empire qu'un vassal ne voulant pas se reconnaître comme tel. Les apparences étaient en effet dans ce sens.

Tel document grec accordé en 1132 à un couvent orthodoxe de son royaume par le „basileus Sikélias“ („Sikélias“ est du reste ajouté au „Rougérios, Θεοῦ χάριτι“) ne se distingue en rien des actes délivrés à la même époque par la chancellerie impériale de Byzance<sup>5</sup>. Les inscriptions sont en partie latines, en partie grecques. Bohémond II est tout aussi „byzantin“ dans ses rapports avec ses fondations, à la même époque<sup>6</sup>.

---

permet qu'on juge dans l'après-midi des fêtes (*ibid.*). La promesse donnée au début au clergé de S-te Sophie de leur servir une rente annuelle; Choniata, pp. 66-67.

<sup>1</sup> Cinnamus, pp. 289-290.

<sup>2</sup> Choniata, p. 208. Sur son *σιτηρέσιον*, *ibid.*, p. 210.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 66-67.

<sup>4</sup> Cinnamus, pp. 137-157, 162-175.

<sup>5</sup> Gertrude Robinson, dans les *Orientalia christiana* XI<sup>5</sup> (mai 1928) (extrait), à la page 316 (48).

<sup>6</sup> *Ibid.*, dans la suite.

Tout un monde d'églises, de skites se rassemblait à cette époque autour du centre de Carbona, sous la protection des Saints Élie et Anastase<sup>1</sup>.

Mais ce „latinophrone“ doit tenir compte d'une opinion publique qui continue à être contre ces Latins, concurrents dans tous les domaines. On reconnaît ce sentiment dans les appréciations sur les armées de la seconde croisade, entreprise, dit Cinnamus, „pour piller au passage la terre des Romains“. Ces Ἰλαμᾶνοι, ces Γερμανοὶ de Conrad ne sont au fond que des „barbares“, capables de brûler les maisons des malades et les églises. Conrad aurait promis à son hôte byzantin, avec la main de sa parente, l'Italie comme dot<sup>2</sup>. On se moque des pèlerins de l'Occident, des mendiants, des clercs qui les accompagnent, des „moines qui ne sont pas des moines- (ἀμόναχοι μόναχοι)<sup>3</sup>. L'empereur d'Occident est aussi peu empereur que ses vassaux des rois; de fait le maître du faux empereur c'est le Pape<sup>4</sup>. Les femmes à cheval qui accompagnent la seconde croisade effarouchent la pudeur byzantine<sup>5</sup>. Et, bien entendu, les Occidentaux leur répondront de la même façon<sup>6</sup>.

On entretient les anciens sentiments à l'égard des Vénitiens. Ce sont pour Cinnamus des rebelles, violant les traités, des esclaves révoltés; leur orgueil envers les Grecs de Constantinople n'épargnait pas des sébastes. Ne se riront-ils pas de l'empereur lui-même en le présentant plus tard sur une des galères de combat comme une espèce de nègre<sup>7</sup>? Aussi l'opinion publique approuva-t-elle la mesure de Manuel qui les

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 327-329. — Haskins a signalé, dans les „Harvard studies in classical philology“, XXIII (1912), pp. 155-156, ce que le Midi italien a donné en fait de traductions du grec ancien.

<sup>2</sup> Cinnamus, pp. 69, 87.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 180, 182-183.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>5</sup> Choniata, p. 80. Cf., pour la croisade, p. 84 et suiv.

<sup>6</sup> Guillaume de Newbridge, loc. cit.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 115.

expulsa de tout l'Empire<sup>1</sup>. Mais ils armèrent une flotte, prirent Chio, descendant en pillards à Rhodes, à Lesbos, et attaquèrent la ville de Tyr; ils parurent à l'Europe<sup>2</sup>.

L'empereur dut admettre leur retour. Mais ce sont les mêmes qu'auparavant. Ils en arrivent à frapper les Constantinopolitains; ils dépassent même les limites de leur colonie et, épousant des Grecques, paraissent tendre à monopoliser les affaires, se confondant avec les vrais sujets de l'empereur. Ils veulent chasser leurs concurrents génois et démolissent leurs maisons. Ils sont si nombreux que, lorsque Manuel veut les en punir, les emprisonnant, il faut prendre aussi les couvents, et à peine peut-on les contenir. Ils s'échappent en partie. Pensant à une guerre, ils savent que leur vinaigre préparé d'une certaine façon peut éteindre le feu grégeois. Ils croient pouvoir compter aussi sur les Serbes et s'unissent aux Impériaux d'Occident contre Ancône<sup>3</sup>.

Avec les Latins en général les anciens sentiments d'aversion continuent. Nous avons vu de quelle façon ils avaient été servis dans la „Panoplie“ de Zygabénos, dans les oeuvres de Théophylacte le Bulgare. Et cependant on négocie avec eux, sans cesse, aussitôt que les intérêts politiques, les seuls qui décident, l'ont commandé. Ainsi, lorsque Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, lui-même, demande, vers 1122-1126, à Jean Comnène et même à son patriarche constantinopolitain leur secours pour les nouveaux États francs de Terre Sainte, on se rend mieux compte de la valeur très

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>3</sup> Notre *Venise* citée. Voy. aussi Enrico Besta, *La cattura dei Veneziani in Oriente per ordine dell' imperatore Emmanuele Comneno e le sue conseguenze nella politica interna ed esterna del commune di Venezia*, Feltre 1902. Cf. Dölger, *Regesten*, no. 1365. Pour Gênes, *ibid.*, nos. 1402, 1488. Pour Pise, *ibid.*, no. 1499.

<sup>6</sup> Cinnamus, pp. 282-298. Cf. Choniata, pp. 225-226. Voy. aussi les sources vénitiennes, dans notre *Venise* citée.

relative des ruptures et des excommunications<sup>1</sup>. Et presque au même moment la doctrine orthodoxe sur la procession du Saint Esprit était défendue contre l'archevêque de Milan, Pierre Chrysolanus, par Jean de Phurnes<sup>2</sup>.

Pendant la continuelle campagne contre les Latins a fait la réputation de cet évêque de Méthone (Modon), Nicolas, admirateur de Manuel, dans l'oeuvre duquel on vient de découvrir la large part de découpage et de plagiat<sup>3</sup>. Ce qui n'empêche pas encore un concile de dogme, en 1157 (contre Sotérios)<sup>4</sup>, puis celui de 1166, quand on discute aussi les opinions de Constantin de Corfou et de Nicétas l'Acorninate<sup>5</sup>, ainsi que celles d'Andronic Kamatéros, auteur d'une „Hoplothèque sacrée“<sup>6</sup>.

Cette politique sera brisée par la mort de Manuel, par la succession d'un enfant, son fils Alexis, par l'usurpation de

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Lat.*, CLXXXIX, c. 260-262; Gay, dans les „Échos d'Orient“, 1931, p. 84 et suiv.

<sup>2</sup> L'écrit de Pierre Chrysolanus, archevêque de Milan, adressé à Alexis Commène sur la procession du Saint Esprit, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXXVII, c. 911 et suiv. Sur les progrès du droit sous Alexis: E. M. Rhallis, *Zwei unedierte Novellen des Kaisers Alexios Komnenos*, Athènes 1898; Νέος Ἑλληνομνημίων, XVII, p. 323 et suiv. Cf. Dräseke, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLIII (1900), pp. 237-257.

<sup>3</sup> Avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 85-88, C. Simonidis, Νικολάου τοῦ ἀγιωτάτου ἐπισκόπου Μεθόνης λόγος πρὸς τὸν Λατίνον περὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος, Londres 1858; „Byz. Zeitschrift“, II, p. 309; Dräseke, *ibid.*, I, p. 438 et suiv.; le même, dans les „Theologische Studien und Kritiken“, 1895, pp. 589-621; le même, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XVIII (1898), pp. 546-571; XLI, p. 3 et suiv.; XLIII (1900), p. 104 et suiv.; le même, dans la „Zeitschrift für Kirchengeschichte“, VIII, 4, IX; Lambros, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 363 et suiv.

<sup>4</sup> Petit, *Documents inédits sur le concile de 1156 et ses derniers adversaires*, dans le „Viz. Vreménik“, XI, p. 465 et suiv.

<sup>5</sup> Voy. „Byz. Zeitschrift“, XV, pp. 599-602. Cf. Duchesne, *La propagande romaine au XII-e siècle*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“ de l'École de Rome, XXIV (1903), pp. 75-123; Νέος Ἑλληνομνημίων, XI, p. 106 et suiv.; Loparev, dans le „Viz. Vreménik“, XIV, p. 334 et suiv.

<sup>6</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXLI. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 90-91.

son parent Andronic, par l'avènement de la dynastie des Ange, Isaac, Alexis, le jeune Alexis, et par l'établissement à Constantinople des croisés latins en 1204.

Avant de poursuivre ces événements il nous paraît utile de fixer le milieu d'esprit dans lequel ils devaient se passer, en examinant la littérature de l'époque.